



## Hors-série : No Borders (sans frontières)

Dans le cadre des 50 ans des Rencontres d'Arles, « Un podcast, une œuvre » invite la journaliste Lydie Mushamalirwa à réaliser cinq épisodes hors-séries sur la photographie. Elle donne la parole à cinq photographes ayant exposé aux Rencontres et dont les œuvres font partie de la collection du Centre Pompidou. Elle interroge leur engagement à travers le thème de la frontière. Les artistes livrent un regard singulier et inédit sur leur pratique et sur la société.

## À la rencontre de Germaine Krull

Figure majeure de la photographie moderne, Germaine Krull a traversé la guerre et la révolution en s'engageant corps et âme. C'est sa vie de militante qui est mise en lumière dans ce podcast, à travers des extraits de son autobiographie *La vie mène la danse*, et des entretiens avec Françoise Denoyelle, historienne de la photographie, et Florian Ebner, conservateur et Directeur du Cabinet de la Photographie du Centre Pompidou.



### Code couleurs :

En noir, la voix des intervenants

En bleu, la voix narrative

En violet, les extraits musicaux

En vert, les citations de Germaine Krull

En rouge, toute autre indication sonore



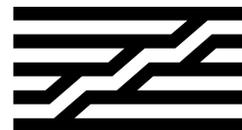
## Transcription du podcast

Temps de lecture : 11 min

[jingle de l'émission] *No Borders (sans frontières)* est une série de podcasts du Centre Pompidou. Cinq photographes sont invités à parler dans vos oreilles des frontières traversées, explorées ou questionnées dans leurs œuvres. Bonjour, bonsoir et bienvenue.

Quant à moi, voyez-vous, je crois au mouvement révolutionnaire comme vous croyez à Dieu. Je pense que les êtres seront plus heureux quand ils vivront dans de meilleures conditions matérielles. Je pense que le capital a asservi les hommes et qu'il serait meilleur s'ils étaient libres, si les usines appartenaient aux ouvriers et si les bénéfices étaient redistribués. Quand les hommes auront tous de quoi manger et plus de soucis, ils seront bons. [Germaine Krull, extrait de son autobiographie *La vie mène la danse*.]

C'était le début des années 1920 et il fallait déjà changer le monde, survivre aux idéaux écorchés, ressusciter des révolutions avortées, et à la question du « comment ? », la photographe Germaine Krull aurait pu répondre : « sans concession ». Née en 1897, morte en 1985 en Allemagne, elle traverse et photographie un siècle tourmenté, quelques guerres, l'essor de la modernité ou encore une révolution pour laquelle elle risqua sa vie et sa liberté.



L'histoire de la photographie retiendra l'avant-gardisme de Germaine Krull, mais son œuvre témoigne aussi d'une empathie profonde pour les ouvrières, les manouches, les clochards, les zonards. Toutes celles et ceux qui sont exclus du capitalisme qu'elle combat dans sa jeunesse et relégués derrière cette frontière sociale qui sépare les centres de leurs marges.

[musique mystérieuse]

- Tu ne vois pas que le fait de devenir légaux et d'entrer dans le gouvernement signifie la fin de la révolution ?

- Germaine, chien fou, tu as raison ! Mais les Russes qui tirent les ficelles et détiennent l'argent en ont décidé ainsi. Lénine a dit que la révolution se fait avec des fusils et que lorsqu'on ne gagne pas, il faut infiltrer le camp ennemi et le combattre de l'intérieur. Il y a eu pas mal de choses faites en Allemagne. Les couronnes tombées, la fin du travail des enfants dans les mines de charbon, le vote des femmes... Il ne faut pas trop en demander !

- Et la Hongrie, et l'Autriche qui est tout près ? On voulait tuer le capital et voilà qu'on va travailler avec. C'est impossible !

-Tu vois, chien fou, il y a deux façons de faire la révolution.

- Mais c'est impossible !

- Écoute, chien fou, écoute... Karl Marx dit que si la révolution dans la rue est finie, il faut participer au gouvernement et le saboter. Tu as fait la révolution dans la rue et elle fut belle, mais la rue est synonyme de mort. Tous nos grands chefs y sont passés : Rosa Luxembourg, Kurt Eisner, etc. La seconde manière de faire la révolution, c'est d'entrer dans le gouvernement et de le saboter.



Que dire ? Tu es avec les révolutionnaires de gauche et tu as peut-être raison. Mais le docteur Lévy que nous allons voir maintenant est de l'autre côté. Fais attention à ce que tu dis si tu veux obtenir quelque chose de lui.

[Germaine Krull, extrait de son autobiographie *La vie mène la danse*.]

[Florian Ebner, directeur du cabinet de la photographie au Centre Pompidou]

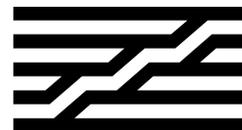
Il faut s'imaginer Germaine Krull, jeune élève, étudiante de l'école de photographie de Munich qui vient d'ouvrir un studio de portrait dans cette ville révolutionnaire qui, le 7 novembre 1918, devient le premier lieu en Allemagne où la révolution prend forme.

C'est un moment où un vieux système est en train de s'ébranler et quelque chose de nouveau en Allemagne voit le jour. Elle est très proche du parti de Kurt Eisner, qu'elle photographie aussi. On voit cet engagement et l'enthousiasme aussi dans ses écrits, mais dont témoigne aussi le portrait de Kurt Eisner, qui n'est pas encore si révolutionnaire que sa photographie, qui va prendre une autre forme dans les années 1920. C'est encore un portrait assez conventionnel de quelqu'un qui est en train de faire s'écrouler un vieux système.

[Françoise Denoyelle, historienne de la photographie] Elle disait toujours qu'au début de sa carrière, elle faisait plus de politique que de photographie. Effectivement, elle est fortement engagée et même elle y consacre l'essentiel de sa vie. C'était une femme qui n'avait pas reçu véritablement une formation idéologique.

Elle n'avait pas fait d'études universitaires, mais elle avait eu une jeunesse très libre et elle s'était formée en allant dans des meetings, en allant dans des réunions politiques, au contact des ouvriers et de révolutionnaires.

En plus, elle est envoyée à Berlin pour avoir des informations. Elle est en contact avec les spartakistes et va se rendre en Hongrie pour rencontrer les révolutionnaires. Donc, c'est vraiment une vie de révolutionnaire !



[virgule sonore]

[Florian Ebner] C'est une vie incroyable ! Elle, photographe, avait toujours eu des complexes à propos de son langage. Elle connaît tellement d'intellectuels qu'elle photographie et avec qui elle correspond. En Allemagne, il y avait Horkheimer, Benjamin, en France, Malraux ou même De Gaulle. Ça fait aussi la complexité de cette figure qui est surtout quelqu'un qui n'est pas une grande théoricienne, mais qui agit.

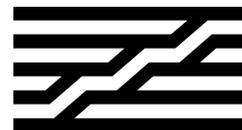
[Françoise Denoyelle] Toute sa jeunesse est essentiellement constituée d'actions militantes, de problèmes judiciaires, de fuites, d'amis qui sont arrêtés. Elle se retrouve à cacher, par exemple, un militant russe qui est en extrême danger et à partir de là, elle va être arrêtée et va avoir beaucoup d'ennuis.

La révolution de Munich va être écrasée et elle va en subir les conséquences. C'est une vision un peu romantique de la révolution, mais en même temps très réelle. C'est-à-dire qu'on n'était pas dans le cinéma, on était véritablement dans une action tout à fait pragmatique de militants.

Elle est très entière « chien fou », car elle reste toujours sur des positions intransigeantes du « j'irai jusqu'au bout », c'est cela qui va l'amener plusieurs fois devant des poteaux d'exécution, ou à être menacée de mort dans des procès.

[musique douce à la guitare]

Je me sens bien dans cette chambre blanche avec rien qu'un fauteuil, une chaise et des fleurs. Toujours très belle. Je vis sans m'en rendre compte. Les infirmières en blanc, le docteur en blanc aussi, et les visites de mes amis, Fritz et Max.



C'est bizarre. Je me souviens bien de tout le monde, mais il y a comme un nuage autour des événements des dernières semaines. Je ne me rappelle pas comment je suis venue ici. J'ai eu le typhus, c'est tout ce que je sais. Oublié le voyage depuis Moscou et le séjour en Russie.

Le départ de Mila est devenu une petite chose sans importance. Le docteur craint toujours un réveil, quelques chocs. Il me questionne de plus en plus sur mon passé, mon enfance, ma mère. Je réponds à toutes ses questions. Sauf pour les livres que j'ai lus, ce sont des pages vides. Je me sens parfaitement bien dans ma solitude blanche. [Germaine Krull, extrait de son autobiographie *La vie mène la danse*.]

[extrait musical : After Marianne, *Pour tenir*]

[Françoise Denoyelle] Quand Germaine Krull rentre de Russie, elle est dans un état psychologique et physique absolument épouvantable. Elle y était allée avec son amour de jeunesse, qui était un révolutionnaire allemand, et ils y allaient en tant que représentants au congrès de la Troisième Internationale qui devait se tenir à Moscou.

Mais très vite, ils sont marginalisés parce qu'ils ont une vision plutôt anarchisante de la révolution. Ils sont arrêtés, et puis elle va être mise devant un poteau d'exécution. Finalement elle est expulsée — et pour ajouter à la tragédie et à la déroute — Mila, son amour de jeunesse avec qui elle était partie à Moscou, l'abandonne.

[Florian Ebner] Quand elle a vu la réalité politique en Union soviétique, elle est certainement un peu désillusionnée. C'est le sort de beaucoup d'intellectuels des années 1920-1930, surtout après 1937 en Russie. Elle a vu le système réel, c'est probablement une des raisons pour lesquelles elle garde une certaine distance.

Même si elle est de gauche, même si elle s'identifie avec une autre société, elle n'est plus la femme révolutionnaire qu'elle était à Munich en 1918-1919. Elle a pris une certaine distance par ce qu'elle a quand même failli être exécutée !



[Françoise Denoyelle] La Russie a été la première rupture, et puis il y a eu la découverte des camps d'extermination. C'était les deux éléments qui ont fait qu'elle a cessé tout engagement. Mais elle va quand même tout de suite repartir sur le front en Afrique, faire de la résistance !

[Florian Ebner] Quand on voit qu'elle réalise ce qui arrive en Allemagne nazie et qu'elle prend le parti de De Gaulle tout au début, qu'elle quitte l'Europe pour l'Afrique, qu'elle est au Congo-Brazzaville pour soutenir la France libre, qu'elle accompagne les troupes après.

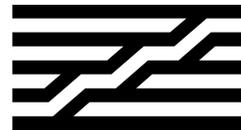
C'est quelqu'un qui reconnaît assez tôt le danger du nazisme. Mais ça n'inclut pas toujours que c'est justement aussi une réflexion approfondie sur les formes de colonialisme. Ce n'était peut-être pas encore le temps pour elle, même si elle passe beaucoup de temps justement en Afrique et en Asie, ça reste la vie d'une aventurière, en quelque sorte, mais pas d'un combattant contre le colonialisme.

[Françoise Denoyelle] Quand elle est en Afrique, elle a la position qu'ont tous les coloniaux à l'époque, c'est-à-dire que les Africains sont là pour la servir. Mais surtout, Germaine Krull n'avait aucune notion de la vie quotidienne : on s'occupait d'elle, elle a payé en Inde pour qu'on s'occupe d'elle.

Quand je lis ses mémoires, sur la période quand elle sillonne l'Afrique — où elle prend des photos qui vont permettre à un film d'être fait — et bien elle est dans un rapport aux noirs qui est un rapport de maître à domestiques.

En même temps, c'est une photographe, donc c'est quelqu'un qui sait saisir les instants, qui sait voir l'essentiel, qui sait écouter, qui sait enregistrer.

La première science du photographe, c'est de savoir regarder. On regarde avec ses yeux le même monde. Vu par des yeux différents, ce n'est plus tout à fait le même monde : c'est le monde à travers la personnalité, d'un seul déclic.



L'objectif enregistre le monde à l'extérieur et le photographe à l'intérieur. Le photographe est un témoin, le témoin de son époque. Le vrai photographe, c'est le témoin de tous les jours, c'est le reporter. Qu'il ne tienne pas toujours son œil à 1,50 mètre du sol, c'est naturel. Mais qu'il pense toujours au sol, au sol d'aujourd'hui, de ce matin, de ce jeudi matin ou de ce jour si beau qu'on néglige de s'informer du nom qu'il porte par hasard. [Germaine Krull, extrait de son autobiographie *La vie mène la danse*]

[jingle de l'émission] C'était un podcast du Centre Pompidou, que vous pouvez retrouver sur le site internet du Centre, sur les réseaux sociaux et sur les plateformes habituelles de téléchargement. Merci à chacun et chacune pour votre écoute et à bientôt.



## Crédits

Écriture et réalisation : Lydie Mushamalirwa

Éditorialisation : Célia Créten

Mixage : Ivan Gariel

Lecture : Claudia Mongumu et Fred "Goobi" Patois

Design musical : Sixième Son

Enregistrement : Studio Euphonia (Radio Grenouille)

Extrait musical : After Marianne, *Pour tenir*

---

## Infos pratiques

[www.centrepompidou.fr](http://www.centrepompidou.fr)

[www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite](http://www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite)

Application Centre Pompidou accessibilité

[www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite](http://www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite)

Livrets d'aide à la visite

[www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc](http://www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc)

Suivez-nous sur

Facebook - Centre Pompidou, publics handicapés  
et Accessible.net